

Lætitia Perrier Bruslé

laeti.perrierbrusle@free.fr

<http://laeti.perrierbrusle.free.fr>

Maître de Conférences en géographie à l'université de Nancy II

Laboratoire PRODIG

Texte de la communication, version du 29/01/2008

Colloque « Vivre et tracer les frontières dans le monde contemporain »

Les frontières de la Bolivie

Quelques réflexions sur l'instrumentalisation des frontières

La Bolivie est un pays au destin insolite : Simon Bolivar, le Libérateur de l'Amérique latine qui lui laissa son nom, s'est longtemps opposé à sa création. « Le Haut-Pérou était une dépendance immédiate de la Vice-royauté de la Plata comme Quito le fut de Santa Fé. Ni Quito, ni Charcas ne peuvent être légitimement indépendantes » (LECUNA;1951, p. 469)¹, affirme-t-il en 1825 l'année de la création de la Bolivie. En dépit de ce sombre pronostique, c'est moins dans les péripéties de sa naissance que dans le pacte à l'origine de sa création qu'il faut chercher les raisons de son destin « saugrenu » (DEMELAS;1980,p.15).² Lorsque les élites de la ville de Sucre décident de fonder un pays sur les décombres de l'audience de Charcas, elles prennent argument de l'existence d'une nation bolivienne alors même que celle-ci n'existe pas et que seul le temps pourra la faire émerger. Le paradoxe bolivien tient dans cette contradiction : la nation bolivienne est tout à la fois introuvable et nécessaire à l'existence du pays. Cette situation n'est pas propre à la Bolivie. « Bien des pays d'Amérique Latine ont eu un État et un territoire avant d'être des nations », affirment Brunet *et alli* dans *Les mots de la Géographie* à l'article nation. Avec une pointe d'optimisme les auteurs ajoutent « même si celles-ci, ont, avec le temps, fini par naître » (BRUNET *et alli*;1992, p. 314). Cet heureux épilogue se fait attendre en Bolivie. Près de deux siècles après sa fondation, la nation reste une construction inachevée. Les tensions contemporaines révélées par l'émergence d'un courant tout à la fois nationaliste et indigéniste prouvent que le débat sur la nation bolivienne et sur ce que devraient être ses fondements n'est pas clos.

¹ Le Haut Pérou est l'autre nom donné à l'Audience de Charcas, et correspond donc à la Bolivie actuelle. La citation est tirée d'une lettre de Bolivar à Sucre, Lima, le 21 février 1825.

² « La Bolivie est le meilleur exemple, et le plus saugrenu de l'éclatement des anciennes colonies espagnoles en 1825 ; un État se crée, dont l'existence ne se justifie guère et prend le nom de celui qui a en vain cherché à unifier le continent sud -américain. »

Dans ce contexte les frontières du pays ont été, dès leur origine, instrumentalisées. Elles ont servi la cause de la nation en faisant bien plus que dessiner les limites physiques du cadre territorial. C'est la raison pour laquelle le terme d'instrumentalisation ne devra pas ici être pris dans son sens commun dépréciatif : les frontières de la Bolivie ont été d'efficaces instruments au service de la consolidation de la nation. Deux aspects de cette instrumentalisation doivent retenir l'attention. En donnant une assise territoriale à la nation, les frontières ont permis de faire surgir une unité tout en donnant au peuple bolivien un matériel commun dont se nourrit le nationalisme. Ce premier aspect de l'instrumentalisation des frontières repose sur un schéma assez classique, à l'œuvre dans d'autres pays d'Amérique Latine. La deuxième forme d'instrumentalisation des frontières est bien plus originale. En Bolivie les frontières ne se contentent pas de définir la nation, elle lui permette de continuer à exister selon un mécanisme complexe qu'il faudra dévoiler. Reste que le lien noué entre les frontières du pays et sa permanence est problématique à l'heure où d'autres paradigmes territoriaux se développent à l'échelle du continent tout entier. C'est le cas de l'intégration continentale à laquelle la Bolivie ne pourra participer qu'à la condition de modifier sa conception des frontières. Les effets d'une telle instrumentalisation des frontières dans le monde contemporain doivent donc être interrogés en conclusion.

1) Faire surgir l'unité

La création de la Bolivie : contre toute logique territoriale opposer l'idée de nation

Rien ne laissait présager que l'audience de Charcas puisse accéder un jour à l'indépendance. L'histoire territoriale de la Bolivie avant son érection montre qu'elle s'inscrit dans des structures territoriales qui la dépassent - qu'il s'agisse du monde andin pré-hispanique, de l'Empire espagnol ou d'un espace-monde en formation. Déjà les Incas avaient développé des infrastructures pour gérer leur immense empire centralisé bien au-delà du cadre de la future audience. Avec la conquête espagnole, le territoire de chacune des audiences se structure autour de grands axes aptes à drainer vers la métropole les ressources naturelles. De Tiwanacu à Cusco, de Lima à La Plata, les centres de pouvoir s'éloignent progressivement du futur territoire bolivien et l'inscrivent dans des réseaux qui ne sont pas tant exogènes, puisqu'ils se construisent en partie sur le territoire bolivien, que transcendants.

Pourtant, malgré ces tendances au débordement du futur cadre national, l'ensemble bolivien s'est autonomisé. Les juristes réunis dans la ville de Chuquisaca – rebaptisée Sucre à l'indépendance – ont une part importante dans la fondation du pays. Pour défendre l'autonomie de la Bolivie, alors qu'aucun argument territorial ne plaide dans ce sens, ils s'appuient sur la supposée existence d'une nation ou patrie bolivienne. Ce faisant ils ne s'affranchissent pas tout à fait de la géographie, puisque le territoire a un rôle essentiel à jouer. Il assure une matérialité à la nation. La géographie, en dessinant les contours physiques de la nation, permet à ses habitants de se définir. Ce processus joue sur plusieurs registres et dans des pas de temps différents.

S’inscrire dans un registre mystique : à l’origine était le lien territorial

Pour ceux qui défendent en 1825 la création de la Bolivie, il ne suffit pas de montrer que l’Audience de Charcas avait dessiné les contours du pays avant son érection, ni même que l’autonomie de cette institution lui avait permis de donner une cohésion au futur espace national. Il faut encore convaincre de l’unité spirituelle développée en son sein. De cette audience, affirment-ils, émerge une identité alto-péruvienne seule à même de justifier la naissance de la Bolivie. Le territoire physique construit par l’Audience durant deux siècles et demi devient argument de l’existence de la Bolivie car il contient l’essence du pays. Les hommes qui défendent l’indépendance sont donc loin d’être seulement des juristes procéduriers. Ils donnent par le verbe, du sens au territoire national en le dotant du pouvoir d’enfanter la nation. En affirmant l’identité alto-péruvienne, ils font d’une alliance d’oligarques créoles défendant leurs propres intérêts une entité mystique où les nantis s’allient à tout un peuple dans une même volonté de vivre ensemble.

La transformation s’appuie sur le lien territorial établi par les Créoles depuis plusieurs siècles. L’historienne Carmen Bernard les décrit comme une « ébauche de peuple (...) gens sans ancrage communautaire mais unis par un sentiment d’appartenance commune à une terre qui déjà les séparait insensiblement des Espagnols de la Péninsule. » (BERNARD *et alii*;1991 p. 285.) *Ces naturales de la tierra* nourrissent envers la terre d’Amérique, qui leur a permis de fonder leur pouvoir, une relation forte. Ce lien territorial ne devait jamais se dénouer. Il rejoue dans les luttes pour l’indépendance de la Bolivie. « Ils avaient la passion de la liberté (...) Ceux qui inventèrent la Bolivie ne pouvaient être autre chose que les propres fils du pays. », affirme l’historien bolivien Jaime Mendoza (MENDOZA;1978 [1925], p. 34). Voilà le territoire lié à la naissance de la nation. L’identité alto-péruvienne, forgée dans le ciment territorial, unit les habitants du Haut Pérou. C’est du moins la lecture que les historiens boliviens font des guérillas de libération, qui commencent en 1809. En dépit de l’arrivée des troupes de libération emmenées par le maréchal Sucre depuis le Pérou, en dépit des coups de butoir pratiqués au sud par les régiments venus de Buenos Aires,³ ils voient l’Audience se libérer seule grâce à ses habitants, *les propres fils du pays*. C’est alors que « croît un fort sentiment d’indépendance dans le cœur de Charcas. » (MESA GISBERT;2004, p. 329)

Tracer les limites de la nation

Et le territoire engendra la Bolivie. « Dans certains endroits il y a des peuples et des nations qui ont préexisté à leur espace et, dans ces cas-là, l’unité territoriale peut grandir ou se rétrécir ou même disparaître pour un certain temps parce que sa constitution comme peuple ou nation ne réside pas dans cet élément territorial. En Bolivie, au contraire, les choses sont différentes. Dans ce cas, *c’est l’espace qui crée le peuple*, et dans cette masse doit surgir la nation. Le territoire possède, en raison de sa qualité ou substantialité, une valeur absolue. » (ZAVALETA MERCADO;1986, p. 38) Le territoire national est érigé en référence centrale de la bolivianité. Dans ce processus où la nation existe par son territoire, les frontières ont une double fonction : assurer

³ Le 25 mai 1809 le Vice-roi Hidalgo de Cisneros est destitué à Buenos Aires. Quatre armées de libération sont successivement envoyées pour libérer le Haut Pérou. La première en juillet 1810, la deuxième en 1812, la troisième en janvier 1815 et la quatrième en 1817. L’historiographie bolivienne est très critique envers ces libérateurs qui saccagèrent le pays. Carlos Mesa parle « de la déplorable attitude des armées auxiliaires du Sud ». MESA GISBERT;2004, p. 329.

la matérialité du territoire pour convaincre de la réalité de la nation bolivienne et dessiner les limites de cette nation pour lui permettre d'exister en tant qu'unité indépendante. Le premier point permet de garantir la permanence du pays, nous y reviendrons dans une deuxième partie.

Le second point est fondamental : il montre comment, en Bolivie comme ailleurs, la frontière est un catalyseur d'identité collective. L'espace découpé est un espace signifié. L'identité bolivienne naît parce qu'il est possible de *tracer* une ligne qui la sépare de ses voisins. A l'intérieur des limites frontalières « la matie en fusion de la nation » se transforme (ANCEL;1938, p. 147).⁴ La frontière est même plus qu'un simple jalon qui dessine les contours de l'identité, elle participe à sa construction en délimitant un tout collectif et spatial : le territoire. Ce territoire est le plus petit dénominateur commun d'un peuple dont le nationalisme fervent accompagne le difficile processus de construction de la nation (DEMELAS;1980). Hormis ce territoire, la Bolivie possède peu d'éléments capables d'alimenter un patrimoine commun qui puisse servir de socle à la constitution de la nation. Il n'y a pas de langue bolivienne. Le quechua, l'aymara, l'espagnol ont une aire d'extension qui déborde largement le cadre national. L'histoire, de même, montre l'insertion de l'anté-Bolivie, dans des structures politiques et économiques qui la dépassent largement, de la civilisation de Tiwanacu à la Vice-royauté de la Plata ou du Pérou. Les référents identitaires en Bolivie se situent soit à un niveau infra-bolivien (et ils sont revendiqués par les communautés ethniques ou régionales) soit à un niveau supra-bolivien (et ils sont du ressort d'une identité sud-américaine ou andine). Il ne s'agit pas de les rejeter, puisqu'ils sont opératoires. L'identité d'un individu est une construction complexe, faite d'emboîtements successifs. Mais si on cherche le niveau moyen, celui du pays, entre l'appartenance locale et l'appartenance continentale, force est de constater que le territoire constitue une solide et peut-être unique base pour construire l'identité bolivienne.

Valoriser les frontières

Les frontières ont un rôle à jouer dans ce processus. Il faut pour cela qu'elles soient investies et reconnues par tout un peuple. Le culte du territoire, transmis dès le plus jeune âge par l'école publique bolivienne, s'accompagne de la valorisation des frontières. Cette valorisation opère sur un mode particulier puisque pour transmettre l'amour des frontières du pays, le catéchisme républicain convainc les enfants de leur fragilité. Les premières phrases du premier chapitre de trois livres de géographie sont révélatrices. « La Bolivie est un pays méditerranéen situé dans la région centrale de l'Amérique du Sud » (AYALA Z.;1978, p.7), affirme le premier. « La Bolivie est située au centre même du continent, et est un pays continental et méditerranéen depuis la malheureuse Guerre du Pacifique qui l'a privée de son accès à la mer » (SILES GUEVARA;1995, p. 3) « La Bolivie est située au centre du continent sud-américain. Elle manque de côtes maritimes depuis l'injuste guerre de 1879 avec le Chili » (MUÑOZ REYES;1995 [1988], p.13) Ces citations prouvent la force du consensus géographique. Elles montrent aussi que l'attachement aux frontières s'impose sur un mode négatif par le rappel des reculs territoriaux dont la perte de la région littorale est la plus douloureusement ressentie. La lecture des journaux

⁴ Dans son traité sur la géographie des frontières Jacques Ancel exprime ainsi la relation entre les frontières et la nation : « La frontière est un moule plastique. Il acquiert sa forme solide lorsque prend corps la matie en fusion qu'il renferme. L'histoire en narre les pulsations. » (ANCEL;1938, p. 147)

boliviens révèle ce même mécanisme où l'attachement aux frontières du pays passe par le rappel quotidien des menaces qui pèsent sur elles. Ils sont rares les jours où El Diaro, le doyen de la presse bolivienne, n'évoque pas dans ses colonnes des incidents frontaliers. Sur tout le pourtour du pays, la souveraineté semble menacée. Un jour ce sont les Chiliens qui minent des champs le long de la bande frontalière, un autre, ce sont les Péruviens qui exploitent impunément la forêt bolivienne le long de la province Madre de Dios. Plus tard dans la semaine, on apprend que des bornes frontalières ont mystérieusement disparues.

2) Continuer d'exister

Il n'est pas surprenant de voir les frontières, lieux de marquage symbolique, devenir des catalyseurs d'identité, pas plus qu'il n'est étonnant de constater qu'elles permettent de faire surgir l'unité dans des pays où la nation est inachevée. Ce double constat est vrai dans d'autres pays d'Amérique latine. La Bolivie se distingue de ses voisins en poussant plus loin encore l'instrumentalisation de ses frontières : en plus de leur demander de définir la nation, les frontières doivent lui permettre de continuer à exister.

Un pays peau de chagrin

Pour comprendre cette particularité bolivienne, il faut rappeler que le pays a connu bien des déboires territoriaux depuis son indépendance. Entre 1825 et 1934 plus de la moitié de l'espace national est perdu. Cette réduction territoriale a bénéficié à tous les voisins du pays. « La Bolivie depuis sa création, et bien malgré elle, a connu la plus funeste tragédie de toute l'Amérique. Son péché originel a été de naître grande, riche et avec un avenir splendide, et cela était intolérable pour ses voisins avides et envieux qui, sans exception et en permanence, se sont agrandis à ses dépens. » (MINISTERIO DE DEFENSA NACIONAL;1991,p.1). Des voisins envieux, un pays grands et riche, voilà les principaux traits du consensus géographique repris ici dans un rapport du ministère de la défense. La présentation exagérée des voisins est à la mesure de l'angoisse que fait naître, dans l'imaginaire collectif, les reculs territoriaux. Plus que le chiffre des 53% de territoire perdu, le fait que tous les voisins de la Bolivie sans exception aient eu leur part de la dépouille bolivienne dit la fragilité du territoire. Toute la rhétorique scolaire qui fait du Chili l'unique bourreau de la Bolivie (parce qu'il l'a privée de son littoral) est démentie par la carte des provinces perdues. Elle témoigne d'une sorte de pathologie du territoire, d'une morbidité presque - puisque les métaphores utilisant le corps humain sont fréquentes lorsqu'il s'agit de décrire le territoire bolivien et ses souffrances.⁵ Ce constat entretient une angoisse de la disparition du pays. « Cette nation, à peine née, semblait destinée à une mort immédiate en raison de ses défauts organiques », affirme Jaime Mendoza (MENDOZA;1978 [1925], p. 40). La plupart des traités de géopolitique boliviens relaient cette peur que le pays ne disparaisse. Souvent ce sont les auteurs étrangers qui sont convoqués pour traduire cette angoisse. Ils sont cités, commentés, analysés. Comme cette sentence du nord-américain Glassner « on a souvent dit que la meilleure solution aux problèmes de la Bolivie était de la diviser entre ses voisins. »(GLASSNER;1990, p. 50) ou celle de Badia Malagrida, Espagnol,

⁵ Jean-Claude Roux, sous l'influence de cette bibliographie bolivienne, parle de la « gangrène des extrémités. » (ROUX;2000, p. 19)

lorsqu'il affirme au détour d'un traité sur la géographie sud-américaine que la Bolivie est une « absurdité géographique ». (BADIA MALAGRIDA;1919).

Le territoire rédempteur

Face à cette peur qu'un jour le pays ne disparaisse le territoire s'impose comme un ultime recours. La pensée géopolitique bolivienne repose sur l'axiome suivant : la Bolivie ne peut cesser d'exister tant qu'elle possède un territoire. En effet, à propos de la Bolivie on peut douter de tout : de la légitimité de sa naissance, de la réalité de sa nation, et, surtout, de son avenir. Il y a pourtant une chose qui est sûre : son existence dans le temps présent dont témoigne la possession d'un territoire. Cette vérité devient le fondement pour penser l'avenir du pays. Une sorte de cogito où la réponse au doute systématique n'est plus la pensée mais l'existence d'une matérialité contenue dans le territoire. Le territoire bolivien qui a été si malmené après l'indépendance est présenté comme un corps glorieux, créateur et rédempteur. Créateur, parce qu'il légitime sa naissance ; rédempteur, parce que, en contenant l'âme de la nation, il lui assure une permanence. Si la Bolivie devait disparaître pour être partagée entre ses voisins, elle survivrait par cette âme même. «On ne pourra jamais écraser l'âme bolivienne, forgée à travers les siècles, comme le partage de la Pologne ne mit jamais fin à l'esprit national de ce pays», affirme Ostria Gutierrez, diplomate bolivien fort inquiet du précédent polonais (OSTRIA GUTIERREZ;1946, p. 358).

Les frontières remparts

Ce territoire seul garant de la permanence du pays doit être dotée de frontières particulières. Ce n'est pas le moindre des paradoxes boliviens que celui qui fait des frontières, si fragiles par le passé, les seules garantes de la survie du pays. Loin d'avoir une simple fonction de marquage symbolique des limites de la communauté nationale, les frontières de Bolivie assurent la mission très concrète de tenir physiquement le territoire. Elles doivent être des remparts qui garantissent la stabilité d'un territoire dont la réalité physique est le seul argument à la survie du pays. L'enjeu est de taille. C'est la raison pour laquelle dessin de ses limites et le détail de leur tracé est primordial. Et si sur le terrain, les frontières boliviennes comme toutes les frontières du monde ne se voient pas, la Commission des limites tient le détail rigoureux de leur tracé. Dans ses bureaux à La Paz, de volumineuses archives sont constitués. S'y accumulent, dans une profusion souvent brouillonne, une foule d'informations sur la démarcation des cinq frontières de la Bolivie : rapports des commissions bi-nationales de démarcation, cartes jaunies avec le tracé des frontières et l'implantation des bornes frontalières etc. Les documents prouvant la réalité de la frontière et les modalités de son inscription s'empilent. Toutes ces preuves de frontières sont compulsées, rangées et classées comme autant de pièces dans un hypothétique procès à charge contre l'existence du pays. Loin de la capitale, dans les zones frontalières, l'importance donnée à la définition physique de la frontière apparaît aussi avec évidence. Il n'y a pas un seul des points de passage qui n'accueille le visiteur avec une mise en scène de la frontière : le plus souvent il s'agit d'une carte de la Bolivie, tant il est vrai que dans la représentation du pays, qui n'est rien d'autre que le dessin de ses frontières, réside l'essence de la Bolivie.

3) Des frontières-barrières aux frontières de l'intégration continentale

L'instrumentalisation des frontières repose sur l'inversion du triptyque Nation-Territoire-Frontière

Les frontières de la Bolivie sont doublement instrumentalisées pour renforcer l'édifice de l'État-nation bolivien, édifice fragile en raison de la difficile émergence de la nation. Cette instrumentalisation n'est pas sans conséquence sur la façon dont on se représente les frontières, représentation qui influence en retour les paradigmes géopolitiques en vigueur. Pour comprendre ce double jeu de conséquences, il faut revenir sur la relation mécanique établie entre le territoire et les frontières. Comme dans d'autres pays d'Amérique Latine qui accèdent à l'indépendance au début du XIX^e siècle, la Bolivie se doit pour justifier sa création d'adhérer au concept d'État-Nation, alors même que la nation est introuvable. Face à cette aporie, la seule solution réside dans l'inversion du triptyque classique qui lie la nation, le territoire et ses frontières : plutôt que de construire le pays en partant du haut, la Nation, les hommes de l'indépendance se proposent de partir du bas : les frontières qui dessinent un territoire sur lequel pourra se fonder la nation. Ce faisant ils établissent une relation indissoluble entre le territoire et ses frontières. Les qualités de ces dernières s'inscriront sur le territoire qui définira la nation. Cette relation frontières - territoire perdure jusqu'à aujourd'hui. Les propriétés des frontières influencent le territoire et lui confère sa vertu principale : s'inscrire dans la durée pour garantir l'avenir du pays.

Quand les frontières protègent

Pendant longtemps cet équilibre frontière-territoire-nation a reposé sur l'idée que les frontières du pays devaient être des barrières. Il fallait un territoire solide pour appuyer la nation. Sans doute la dépossession historique de l'argent de Potosi, qui scelle le devenir de l'Audience de Charcas avant même l'érection de la Bolivie, explique-t-il ce besoin de faire des frontières des remparts capables d'arrêter la fuite des ressources naturelles variées - car il n'y eut pas que le minerai d'argent de Potosi qui enrichit la couronne d'Espagne sans assurer le développement de la colonie. A l'indépendance, l'étain devient le minerai phare d'exportation. Il y a aussi l'or, le zinc, le cuivre, le plomb. Aujourd'hui se pose la question de l'exportation du gaz naturel, question hautement politique qui a conduit à la démission trois gouvernements. Les Boliviens ont eu dans le passé des frontières poreuses. Ils rêvent de frontières barrières capables d'empêcher l'évasion des richesses. Ainsi, à l'heure de l'intégration continentale, les frontières rêvées en Bolivie ne sont pas des zones de couture entre différents pays. Elles sont des murailles infranchissables.

Aux deux extrêmes de la scène politique bolivienne, les mouvements indigénistes, d'une part, et les partisans du libéralisme économique, d'autre part, s'en tiennent à une vision défensive des frontières. C'est d'autant plus étonnant que les partis indigènes (MIP et MAS) militent pour le retour à des structures territoriales anté-coloniales : restauration du Tawantinsuyu (le territoire de l'Empire Inca) ou l'union des luttes indiennes du Rio Grande à la Terre de Feu. Dans les faits les mouvements indigènes sont nationalistes et restent fidèles à une représentation d'un

territoire sanctuaire.⁶ De l'autre côté de l'échiquier politique, les partisans du libéralisme économique militent, certes, pour l'intégration économique et l'ouverture du pays, mais ils restent plus que réservés quant à sa mise en pratique. A la tête du pays en 2003, ils demandaient surtout des mesures d'accompagnement à l'ALCA, la vaste zone de libre échange pan-américaine pour protéger la faible industrie bolivienne. La même année une vaste enquête diligentée par le bureau du PNUD montrait que la « disposition subjective » des Boliviens à l'ouverture des frontières était faible : deux tiers des enquêtés (66,7%) souhaitaient, pour protéger l'industrie nationale, empêcher les produits étrangers de passer leur frontière, « fussent-ils de meilleurs qualités et moins chers »⁷. Au-delà des questions économiques, et du problème que pose le sous développement dans un pays doté de grandes richesses naturelles, il faut voir dans cette représentation des frontières le résultat de leur instrumentalisation.

Le pari de l'intégration

Reste à s'interroger sur les effets d'une telle instrumentalisation dans le contexte politique contemporain marqué par de multiples projets d'intégration continentale. En Bolivie, les gouvernements entendent promouvoir ces nouveaux schémas d'intégration. Dans les ministères les rapports s'accumulent pour démontrer que chacune des dyades boliviennes à vocation à devenir un pont tendu vers le pays voisin. L'élection d'Evo Morales en 2005 n'a pas changé fondamentalement cette orientation. Pour que la Bolivie puisse participer aux processus d'intégration économiques, les frontières-barrières doivent devenir des zones de contact. Pourront-elles, dans ce cas, continuer à assurer la permanence du pays ? La question n'est en réalité pas nouvelle. Dès 1936, au sortir de la guerre du Chaco qui a fait perdre ses derniers territoires au pays, Luis Fernando Guachalla, diplomate puis chancelier de la République, la pose. Il y répond par cette assertion : « la Bolivie doit être une terre de contacts ». Ses arguments tiennent dans cette démonstration : il est illusoire de croire que la Bolivie puisse vivre isolée de tous, sur le mode d'une citadelle assiégée. Il est dangereux de penser que sa survie tienne à la confrontation avec ses voisins, car sur le terrain des rivalités politiques, le pays sort toujours perdant. « La Bolivie ne sera pas une terre d'antagonismes », assène-t-il. Pour assurer sa permanence, il lui faut ouvrir ses frontières et profiter de sa situation géographique, sa « médi-terranéité », pour devenir une plaque tournante des échanges sud-américains. Qui pourrait en vouloir à un pays de transit ? (OSTRIA GUTIERREZ;1946, p.358) La Bolivie devenue pays de contacts, sera incontournable. Sa pérennité, vitale pour tous les pays, sera défendue par tous les pays.

Si, dans les années 30, le développement des chemins de fer laisse espérer l'avènement d'une Amérique du Sud constituée d'espaces communicants, le tournant du XX^e siècle, est marquée par une euphorie similaire pour l'intégration continentale. C'est à cette période que réapparaît le paradigme de la Bolivie pays de contacts. Reste que deux siècles et demi d'instrumentalisation des frontières au service de la construction de la nation ont marqué les esprits. Il est difficile

⁶ Les guerres du gaz en 2003 et 2005, déclenchée par le refus de voir le gaz être exportée, ont démontrée la vigueur de cette représentation au sein des mouvements indigènes.

⁷ Programme des Nations Unies pour le développement. L'étude fut réalisée auprès de 3 617 personnes dans les neuf départements du pays entre le 29 juillet et le 29 août 2003. (CALDERON;2004 p. 248)

aujourd'hui de faire accepter à l'opinion publique l'idée que les frontières du pays puissent être autre chose que des barrières.

Conclusion

La Bolivie permet de nourrir une réflexion autour de la question du marquage frontalier et de la fonction d'un tel marquage. Parce qu'elle est née sans nation, mais dans le cadre intellectuel de l'État-Nation, elle est conduite à instrumentaliser ses frontières. Rappelons-nous, avec Fernando Unzueta, que « toutes les recherches sur l'histoire et la culture de l'expérience républicaine bolivienne ne font que renvoyer à la *question nationale*.» (Unzueta;2000, p. 9) C'est donc moins les frontières que l'édifice auquel elles participent qui nous permet d'éclairer la question de leur instrumentalisation. « Ne réinventons pas une sorte de déterminisme spatial (...) Les frontières sont des objets inertes, non des acteurs de l'Histoire.» (FOUCHER;1991, p. 13) En Bolivie, comme l'a remarqué ailleurs Michel Foucher, les frontières sont ce que la société souhaite faire d'elles. Les Boliviens veulent ériger des murailles en place de leur frontière. C'est une réponse à l'angoisse de la dépossession, de la disparition et à la difficulté à dessiner les limites de la nation. Cela n'est pas sans conséquence à l'heure où le développement économique semble passer par l'intégration à des réseaux plus vastes. Les vives réactions populaires suscitées par les projets d'exportation du gaz bolivien prouvent que, si la nation bolivienne se cherche encore, le projet de la construire en s'appuyant sur le territoire a au moins permis d'alimenter un nationalisme dont une des principales sources d'inspiration restent la protection des frontières et le maintien de leur étanchéité... pour servir la cause de la nation.

Bibliographie citée

- ANCEL, J. 1938. *Géographie des frontières*. Paris. Gallimard. 206 p.
- AYALA Z., A. 1978. *Geografía general de Bolivia : Estudios físico, político, y económico de Bolivia*. La Paz. Imprenta y librería "Renovación" Ltda. 375 p.
- BADIA MALAGRIDA, C. 1919. *El factor geográfico en la América del Sur*. Madrid. Tipo J. Ratés. 587 p.
- BERNARD, C., et GRUNZISKI, S. 1991. *Histoire du nouveau monde, Les métissages*. Paris. Fayard. 768 p.
- BRUNET, R., FERRAS, R., et THERY, H. 1992. *Les mots de la géographie*. Montpellier. Reclus. 314 p.
- CALDERON, F. C. 2004. *Informe sobre el desarrollo humano 2004 : Interculturalismo y globalización, La Bolivia posible*. La Paz. PNUD. 244 p. Disponible en ligne <http://idh.pnud.bo/Informes/2004/index.html>.
- DEMELAS, M.-D. 1980. *Nationalisme sans nation ? La Bolivie au XIX et XXème siècle*. Toulouse. Centre régional de publication de Toulouse CNRS. 227 p.
- FOUCHER, M. 1991. *Fronts et frontières : un tour du monde géopolitique*. Paris. Fayard. 691 p.
- GLASSNER, I. M. 1990. In *Geopolítica del Cono Sur y la Antártida*. Edité par Pleamar, E. Buenos Aires **Orientacion de Bolivia : Hacia el atlantico o el Pacifico ?**, p. **159-175**.
- LECUNA, V. 1951. *De Bolívar à Sucre : selected writings of Bolívar*. New York. H. A. Bierck. 2 Volumes. Vol. II.
- MENDOZA, J. 1978 [1925]. In *Antología Geopolítica de Bolivia*. Edité par Baptista Gumucio, M., et Saavedra Weise, A. La Paz: Los Amigos del Libro (Enciclopedia boliviana) **El factor geográfico en la nacionalidad boliviana**, p. **31-55**.
- MESA GISBERT, C. 2004. *Discurso a la nación del presidente constitucional de Bolivia*. Communication, 4 janvier 2004, à La Paz. Disponible en ligne http://www.rree.gov.bo/ACTUALIDADES/2004/enero/enero_04.htm.
- MINISTERIO DE DEFENSA NACIONAL. 1991. *Bases para un plan tutelar de fronteras ; Plan tutelar de fronteras (Planfront) ; Guía para el desarrollo de provincias fronterizas*. La Paz. Ministerio de Defensa Nacional. 191 p.
- MUÑOZ REYES, J. 1995 [1988]. *Geografía escolar de Bolivia*. 2ème éd. La Paz. Juventud. (1ère éd., Geografía escolar de Bolivia). 181 p.
- OSTRIA GUTIERREZ, A. 1946. *Una obra y un destino La política internacional de Bolivia después de la guerra del Chaco*. Buenos Aires. Editorial Ayacucho. 375 p.
- ROUX, J.-C. 2000. *La Bolivie orientale, confins inexplorés, battus aux Indiens et économie de pillage*. Paris. L'Harmattan. 317 p.
- SILES GUEVARA, J. 1995. In *Los Bolivianos en el tiempo*, 2ème éd. Edité par Crespo, A., Crespo Fernandez, J., et al. La Paz: Instituto de estudios andinos y amazónicos (1ère éd., 1993). **Geografía de Bolivia : síntesis geográfica de Bolivia**, p. **3-24**.

UNZUETA, F. 2000. Periódicos y formación nacional: Bolivia en sus primeros años. In *Latin American Research Review* 35 2.

ZAVALETA MERCADO, R. 1986. *Lo nacional-popular en Bolivia*. Mexico. Siglo veintiuno editores. 273 p.

Les frontières de la Bolivie 1

Quelques réflexions sur l'instrumentalisation des frontières..... 1

1) Faire surgir l'unité.....	2
La création de la Bolivie : contre toute logique territoriale opposer l'idée de nation.....	2
S'inscrire dans un registre mystique : à l'origine était le lien territorial.....	3
Tracer les limites de la nation	3
Valoriser les frontières	4
2) Continuer d'exister	5
Un pays peau de chagrin.....	5
Le territoire rédempteur	6
Les frontières remparts	6
3) Des frontières-barrières aux frontières de l'intégration continentale..	7
L'instrumentalisation des frontières repose sur l'inversion du triptyque Nation-Territoire-Frontière.....	7
Quand les frontières protègent.....	7
Le pari de l'intégration.....	8
Conclusion	9
Bibliographie citée	10